

CHRISTINE ANGOT

Meinhof/Angot

Meinhof, ils étaient un groupe, Angot elle est toute seule. La littérature c'est quelqu'un qui se détache du groupe et qui dit : voilà ce qui m'est arrivé, ou, voilà ce qui m'arrive. La littérature est un art archaïque, comme le théâtre. Le théâtre c'est quelqu'un qui se détache du groupe aussi, qui se détache du chœur et qui dit : voilà ce qui m'arrive. Quelqu'un se détache enfin. Aux autres il n'arrive rien, ou alors ils ne le disent pas, ils ne font rien arriver les autres, en tout cas ça fait le même effet : c'est comme si il n'y avait personne. Personne ne dit rien, ou tout le monde applique les règles du jeu sans les discuter, j'en déduis qu'il n'y a personne. Parce que s'il y avait quelqu'un, il y a quelqu'un qui refuserait. Ou comme s'ils étaient tous morts. Ulrike Meinhof dit : Dans cette salle il n'y a personne pour entendre ce que nous disons sinon d'une oreille distraite, ennemie. Nous n'avons aucune illusion sur la portée d'une déclaration, qui n'aurait d'ailleurs guère de sens ici, devant un public artificiel – constitué d'observateurs autorisés – dénaturé, corrompu, entièrement manipulé, vendu aux intérêts politiques et commerciaux. Nous nous battons sur le terrain de l'adversaire, tout est organisé dans les moindres détails, et inutile ici, je pense, de les dénombrer. Tous les moyens illégaux sont mis en œuvre pour nous empêcher de nous défendre – ce n'est un secret pour personne ici. Nous avons décidé de ne pas nous lancer aujourd'hui dans l'exposé complexe de notre conception d'une stratégie révolutionnaire, ce n'est pas le lieu. Angot n'a pas de stratégie révolutionnaire, elle n'est pas guérillero, déjà parce que le guérillero est le groupe, ensuite parce qu'elle n'est pas organisée. Elle n'a pas de volonté révolutionnaire. Au contraire. Elle ne veut pas. Ou ne voulait pas. Je ne sais pas. Michaux dit : quelque chose contraint quelqu'un. Elle, c'est tout à fait ça. Quelque chose contraint quelqu'un. Au départ, elle ne veut rien dire, par exemple, elle va dans un dîner, à Paris. Trente ans après Meinhof. Ce que prédisait Meinhof et son groupe, ça y est, c'est arrivé. Ça règne à Paris, partout en Europe, et partout dans le monde maintenant. Le statut de tout le monde comme marchandise. L'autre jour, un ami me

disait, un ami de Marseille, Yves Lombeau, il adore Arielle Dombasle, je ne comprenais pas pourquoi. Je lui demandais pourquoi. J'étais là : mais enfin, mais pourquoi ? Tellement je ne comprends pas. C'est un type bien, intelligent. Et là il m'a dit qu'il admirait Arielle Dombasle parce qu'elle s'envisage comme marchandise. Moi je veux bien. Mais si c'est ça son acte d'existence au monde... Excuse-moi. Je parlais de la volonté ou de l'absence de volonté, du groupe ou de l'absence de groupe, et puis de Michaux, quelque chose contraint quelqu'un. Et je voulais donner l'exemple du dîner. Quand Angot arrive dans un dîner. Je prends l'exemple du dîner mais je pourrais prendre n'importe quel exemple dans la société, où des individus sont censés parler. Ça peut être le théâtre. Vous avez des monologues entiers, où en fait sur scène il n'y a personne, des gens qui usurpent la place centrale. La scène. Ça ne se fait pas comme ça pour y arriver. Vous arrivez à la place centrale uniquement si vous connaissez par cœur la périphérie. La périphérie c'est le contraire des zones protégées du centre. Dans la périphérie il y a par exemple l'inceste, la folie, le suicide, ou le crime. Ce que j'appelle la périphérie c'est connaître par cœur, avoir éprouvé physiquement ce qui se trouve dans les limites, là d'où on ne revient pas comme avant. Ou dont on ne revient pas. L'inceste, avant tout, ça se trouve dans les limites, la folie, le viol, le crime, l'illégalité. Dans l'illégalité, il faut sauver sa peau, alors là vous vous débrouillez pour être entendu, vous essayez, vous êtes absolument obligés. Et justement Angot elle n'y est pas arrivée, quand elle a vécu l'inceste, elle n'a pas réussi à parler, sur le coup elle n'a pas réussi à faire valoir ses arguments à son père, ses craintes. Maintenant ça la rend folle quand il n'y a personne pour briser le silence. Donc, voyez, il y a quand même des points communs. Il y a des points communs, et puis il y a des points radicalement différents, opposés ou opposés en apparence je ne sais pas. Par exemple l'organisation. Mais, je n'ai pas fini sur le dîner ? Je ne vais pas raconter un dîner. Mais. Meinhof, et son groupe, ce sont des gens qui ont analysé une situation, qui ont compris, qui ont vu le danger, et on voit maintenant à quel point ils avaient raison. Sur le fond ils avaient raison de tuer le patron des patrons, Schleier. Parce qu'effectivement la loi du capital a tout envahi, il n'y a plus d'autre choix possible. Où qu'on aille. Ce n'est pas ici à Zurich qu'on va me dire le contraire. La ville la plus riche du monde. On marche sur l'or. La plaque tournante de tous les capitaux internationaux. Elle était dans un dîner mardi,

à Paris, avec des gens qui se moquent d'eux-mêmes en s'appelant « golden-gauche ». L'autodérision sur eux-mêmes empêchent qu'on s'y oppose. Il ne peut plus rien arriver, c'est fini. Ou alors, ça reste à trouver. Les golden-gauche si drôles parlaient des licenciements dans les banques d'affaires, juste après avoir parlé des « spots de drague ». Des nouveaux spots de drague que l'avocate qui parlait avait trouvés. Leur série culte c'est « Ally McBeal. » Ce n'est pas du tout le genre d'avocate comme Klaus Croissant. Elle rigole, elle parle de choses et d'autres, elle parle des quartiers, des talons aiguilles comparés aux tennis avec des jupes, comme les New - Yorkaises, et puis elle ouvre un chapitre sur les licenciements dans les banques d'affaires. Elle décrit des banques, elle prend un air de spécialiste assez « concerned », « I'm concerned », préoccupé, *concerned*, embêté, mais c'est la réalité, *concerned*, moi qui connais, *concerned* pour initiés. Mais décrivant, pas fière, les banques d'affaires en question, moi je ne connais pas. Angot non plus, mais Angot est là. Elle ne dit rien. Elle entend. Elle entend : telle banque, tel nom, telle banque, qui est une belle banque d'affaire, une très belle banque, telle belle banque, une belle banque. Angot n'avait jamais entendu parler d'une belle banque. Une bonne banque à la rigueur. Une banque efficace, le bon sens près de chez vous, la banque qui vous dit oui, celle qui pense à vos vacances. Mais une belle banque, c'est la première fois qu'elle entend cette expression. OK. Une banque en marbre, une belle banque. OK. Elle ne va pas en faire un plat, elle n'est pas organisée, elle n'a pas l'intention de dire quoi que ce soit, les gens ont le droit de vivre, et de parler des belles banques. Si ils sont *concerned*. Bon. OK.

À la différence de Meinhof et de son groupe, qui était, après analyse d'une situation qui s'est avérée juste, qui était très organisé, Angot, est toute seule, et n'a aucune organisation. Elle n'a même pas de baby-sitter pour sa fille. C'est un indice. C'est un indice et un symptôme, c'est beaucoup plus important qu'on ne croit. Ce qui est passionnant dans ce qu'elle écrit, c'est que tout est lié à sa biographie. Tous les jours Angot à quatre heures et demi, elle va à la sortie de l'école. Il n'y a pas d'organisation, il n'y a pas de stratégie. Dans les années 70, quand les groupes révolutionnaires se sont constitués, Angot était en train de décacheter les lettres de son père, qui travaillait dans de belles organisations internationales, qui parlait de belles langues, qui avait une belle éducation, une belle famille, une très belle généalogie, une belle maison, et une belle, une belle, une belle, quoi ? Une belle quoi ? Non, pas une

belle queue. Une belle... banque. Il connaissait les spots de drague et il était golden-droite. Angot ne s'envisage pas comme une marchandise, parce qu'elle était à l'époque la pomme de Rockefeller que son père faisait briller pour que, des années après, aujourd'hui, là, maintenant, elle aille au centre, à la scène, sur la scène, pour permettre votre impunité. C'est comme ça. C'est le but. La littérature est un art archaïque. Qui permet l'impunité de ceux qui regardent. L'impunité des metteurs en scène, des producteurs, des techniciens, du public, des lecteurs, de l'éditeur. Toute cette vulgaire mascarade n'a rien à voir avec le développement de la guérilla urbaine. Meinhof écrit : Ce n'est un secret pour personne ici. Nous avons décidé de ne pas nous lancer aujourd'hui dans l'exposé complexe de notre conception d'une stratégie révolutionnaire, ce n'est pas le lieu. Angot, ce n'est pas organisé, elle n'a pas de volonté. Dans les années soixante-dix au moment de la Fraction Armée Rouge, des Brigades Rouges, de Lota Continua, et en France d'Action Directe – c'étaient des beaux noms – au moment où la bande se constituait. D'ailleurs il faut reconnaître que Lazard Frères, Goldman Sachs, Lehman Brothers, Rotschild, S.G. Warburg, ce sont de beaux noms aussi. Mais au moment où la bande se constituait. La bande, les bandes, la guérilla. Ulricke dit : Le guérillero est le groupe. Au moment où ça se constituait, dans les années soixante-dix, Angot elle était seule à recevoir des lettres de son père, symptomatiques de l'absence d'alternative que nous vivons aujourd'hui. Il faudrait les lire pour comprendre de quoi je parle. Ce n'était pas une hypocrisie particulière, c'était l'hypocrisie sociale. La vôtre. La vôtre, je dis la vôtre, parce que, moi, Suzanne Wrage, je m'appelle Suzanne Wrage, je ne suis pas mouillée là-dedans, moi aussi je suis détachée du groupe. Les acteurs, les vrais acteurs, sont détachés du groupe. Et moi, je ne vais pas vous raconter ma vie. Vous ne le méritez pas, je ne suis pas comme Angot, qui pense au fond d'elle-même, que la pensée n'est pas morte, que les gens sont encore vivants, qu'il y a quelqu'un dans la salle. Alors que moi, je sais très bien que je suis seule. Parce que moi aussi je connais la périphérie, les limites d'où on ne revient pas comme avant, moi aussi, moi aussi j'ai eu un acte fondateur d'existence au monde, mais je ne vous dirai par lequel. Non, non. À la question : y a-t-il quelqu'un qui m'aime ici ce soir, je sais très bien que la réponse est non. Il n'y a personne. Quand François, le metteur en scène, lit les lettres d'Ulrike Meinhof, il est au bord des larmes, est-ce que c'est un acte d'existence au

monde? Je ne sais pas. Peut-être. Un jour à Bruxelles quelqu'un lui a dit qu'il était un nanti. Ça ne l'a pas choqué. Il sait parfaitement que le monde a tout fait, a tout organisé pour garantir son impunité. Mais il ne s'en réjouit pas, c'est pour ça qu'il est au bord des larmes, sans être du tout sentimental, ça n'a rien à voir. Il ne s'en réjouit pas car il sait, il a conscience qu'on lui a volé comme ça sa responsabilité. Alors oui je sais, tout ça c'est des grands mots. Eh bien oui, justement, c'est des grands mots. Enfin, un peu, des grands mots. La responsabilité, l'impunité, la folie, l'inceste. Quelque chose contraint quelqu'un. Ça c'est Blanchot, c'est-à-dire si on devient artiste c'est parce qu'on y est contraint. Si un jour on fait déraiper un dîner c'est parce qu'on y est contraint. Un jour, Angot, elle n'avait encore rien écrit, elle était dans un dîner, il y a vingt ans. Un étudiant vétérinaire parle de la psychanalyse pour la dézinguer, et elle, elle venait d'en commencer une. C'est comme d'habitude, elle avait l'intention de ne rien dire. Mais le type insiste, comme les belles banques, pareil, alors elle dit, elle n'avait encore rien écrit, et elle n'avait dit à personne qu'elle faisait une psychanalyse, à l'époque on le cachait, à l'époque en entrant on regardait si personne ne vous voyait. Elle lui dit qu'elle en a commencé une la semaine dernière, le type lui dit : si tu as besoin de ça c'est que tu t'en sortiras jamais. Elle dit à l'étudiant vétérinaire, alors : tu as déjà couché avec ta mère? Il dit non, pourquoi? Elle dit : c'est pour ça alors que tu ne comprends pas, parce que moi, oui, j'ai couché avec mon père. (Quand on lui dit qu'elle parle toujours de ça, bon d'accord, mais de quoi parlent les autres?) C'était une fondue savoyarde, ça s'est terminé en pleurs, l'ambiance était cassée, ça c'est sûr. Donc, elle, c'est toujours comme ça, pas d'organisation, pas de préméditation, pas d'attentat, pas d'armes, pas d'outils, rien. Mais, il y a un moment, ça ne va plus, et là, elle dit : Je ne peux pas être d'accord. Et je crois que je vais vous le dire. D'ailleurs elle avait même envie de commencer la pièce comme ça : Je ne peux pas être d'accord. Et je crois que je vais vous le dire. Mais comme elle n'est pas organisée, elle ne savait même pas sur quoi elle n'était pas d'accord. Mais sur le fond c'est quand même ça : Je ne peux pas être d'accord. Et je crois que je vais vous le dire. Et elle commence à le dire, et tant pis pour la malédiction, parce qu'après bien sûr on la rejette, mais tant pis, elle revendique la malédiction. Ce qui n'est pas du tout la même chose que de revendiquer le statut de victime, n'est-ce pas, ne confondons pas tout. J'explique parce que je sais

qu'en Suisse vous ne la connaissez pas. Vous la connaissez peu, ou même vous ne la connaissez pas du tout. Elle est contrainte, à un moment, sans aucune préméditation, elle est contrainte à exploser, en fait, l'arme c'est elle. C'est elle le pistolet que Rockefeller a fait briller. Et il l'utilise, régulièrement, en ce moment, là, tout de suite. On l'utilise. Vous l'utilisez. Nous l'utilisons. Ils l'utilisent. Je l'utilise. Tu l'utilises. Elle l'utilise. Il ou elle l'utilise. On l'utilise. Nous l'utilisons. Vous l'utilisez. Ils l'utilisent. Je l'utilise. Elle est utilisée, elle s'utilise, et c'est utile. N'est-ce pas ? Un monologue c'est forcément sortir la haine, c'est utile. N'est-ce pas ? Un, il n'y a personne. Deux, si quelqu'un parle c'est la haine, la haine qu'il n'y ait personne, la haine d'être seule, trois, un monologue c'est donc forcément sortir la haine. Quelque chose contraint quelqu'un à sortir la haine, et ce quelque chose c'est la solitude. L'isolement. Et là on retombe sur la problématique de la Fraction Armée Rouge immédiatement.

Si la RAF a été le symptôme d'une maladie sociale, Angot c'est le symptôme d'une autre maladie, celle d'aujourd'hui. Elle est seule. Et elle n'est pas organisée, et l'arme c'est elle. Pas la marchandise, l'arme. La bombe humaine. Téléphone. Un groupe français des années soixante-dix aussi, et quatre-vingt. La bombe humaine, elle t'appartient. Mais Angot c'est n'importe quoi, c'est ça le problème, on a un symptôme, actuellement, qui est anarchique. Meinhof c'était organisé. Il y avait la bande.

Lorsque la bande s'est constituée, pour donner un exemple, ils avaient cinquante appartements dans toute l'Allemagne. Parce que, lorsque la bande s'est constituée, l'État Allemand a publié des avis de recherche avec des sommes très importantes à la clé. Il a fallu donc qu'ils organisent un réseau de survie, un réseau de vie. Ils ont braqué des banques, des belles banques, pour avoir de l'argent. Et comme il ne fallait pas rester au même endroit, ils ont acheté une cinquantaine d'appartements, tous avec un ameublement bourgeois, pour ne pas effrayer la concierge, le facteur, etc. Il y avait tout un réseau de location de voitures, d'appartements, pour leur permettre de circuler comme Monsieur et Madame Tout-le-Monde apparemment. Pour fuir de ville en ville. Vous, le jour où vous avez un problème, vous avez cinquante appartements où vous réfugier ? Ils devaient faire du théâtre comme par hasard pour continuer à agir, se déguiser. Mais eux, ce n'était pas une fin en soi. C'est un autre débat, ça. Parce que moi non plus ce n'est peut-être pas une fin en soi. Ce n'est pas « peut-être » d'ailleurs, c'est sûr.

Ce n'est pas une fin en soi. Parce que moi aussi dans ma biographie j'ai des éléments fondateurs. Mais alors fondateurs, qui ont sacrément sculpté mon rapport au monde. Et l'acte d'existence que je fais, là, moi, maintenant, par rapport au monde, je peux vous dire, il a un fondement. Alors ça. Moi je la connais la périphérie. La folie, la radicalité, les limites, je connais. Faut pas croire que ce soit gratuit de se retrouver à la place qui est la mienne aujourd'hui. Mais ce qui me tue, c'est que tout ça je le fais pour garantir votre impunité. J'ai compris maintenant. Ulrike raconte un truc là-dessus qui est très intéressant, sur les flics. Elle parle de la solitude, de l'isolement, et des flics. En fait il ne faut jamais perdre de vue, qu'il n'y a personne en face, ou des ennemis. Elle est restée dix mois dans l'isolement complet, Ulrike. Un silence. Il n'y avait personne, personne en haut, personne en bas, personne à droite, personne à gauche. Et puis il y avait les sorties, notamment pour aller voir les flics. Il faut résister pendant dix mois au silence absolu. Imaginez. Mais la résistance elle-même est organisée par les tortionnaires. On est entre leurs mains. Parce que ce qui est sûr, dit Ulrike Meinhof, c'est qu'avec des oreilles totalement affamées, c'est-à-dire quand on est totalement écorché, et donc suggestible, il y a une chose qu'on ne peut plus faire : écouter une seule phrase des flics sans être obligé de la repousser (on retombe sur le problème des diners, des phrases dans les diners, ou ailleurs), sinon elle risquerait cette phrase de vous influencer dans vos sentiments et dans vos pensées. Et c'est ça qu'ils veulent, vous décerveler. Vous obliger à renoncer à vous-même, ne plus savoir qui vous êtes, ne plus avoir de centre, être pourri jusqu'au trognon, vous avoir autrement dit vous avoir. Moi je sais moi, parce que moi j'ai une expérience, depuis l'âge de douze ans, je sais ce que c'est l'isolement. Mais je ne vous en dirai pas plus, parce que vous ne le méritez pas, parce que au moment où il fallait entendre vous n'avez rien entendu, vous n'y étiez pas, et il n'y avait personne comme d'habitude. Au sens propre ou au sens figuré, comme vous voudrez. Donc vous ne pouvez plus, et Angot non plus, c'est l'exemple typique, mais elle, elle est seule, ce n'est pas du tout conceptualisé, vous ne pouvez plus, et pourtant Dieu sait que vous avez les oreilles affamées. Vous avez besoin d'entendre et vous avez besoin qu'on vous entende, c'est la vie ça. Et pourtant vous ne pouvez pas écouter les phrases des flics sans prendre des risques majeurs pour votre intégrité. Encore un grand mot : intégrité. Eh oui, intégrité. Et c'est à ce moment-là qu'ils peuvent vous tirer dans

leur merde. Car on ne peut plus faire le sourd. Le moindre mot aimable des flics, s'il n'est pas repoussé activement, vous transforme déjà en collaborateur. Et puis là, tout d'un coup, j'ai un doute, je me dis : est-ce que je me fais bien comprendre là ? Est-ce que je ne parle pas dans le vide ? Houhou, y a quelqu'un ?

Oreilles détruites, cela signifie bien sûr aussi : organe de l'équilibre détruit. On flotte, on titube d'un coin à l'autre. Tout ce qui se manifeste est disproportionné, exagéré. Le chuchotement est comme un cri qui s'amplifie, une allusion comme un coup de marteau, la plus petite phrase un coup de matraque. Leur but est : tuer. Le problème qu'ils ont avec Angot, c'est que la littérature ne quittera pas son corps sans que ce qu'on appelle vie ne le quitte aussi. C'est un art archaïque qui ne s'en va pas comme ça. Et puis il faut ranimer le mort, il faut s'acharner dessus, sans relâche, sinon il se tait pour toujours, ou alors tout ce qu'il peut dire c'est quelles banques licencient et quels sont les nouveaux spots de drague, pour les golden-gauche de la rive droite. Mais il y a les mêmes problèmes rive gauche, rien n'a été épargné, le monde entier a été corrompu. Et tout ce qu'on peut faire maintenant, le seul acte d'existence par rapport au monde qu'on peut avoir, il faut l'arracher au néant gravé dans le marbre des banques et dans le silence des spots.

La violence des banlieues, essayons de comprendre. Meinhof écrit : c'est dans l'illégalité que nous avons trouvé la seule région libérée. Dans la guerre de classe. Où les rapports humains pouvaient être possible. Parce qu'on leur reproche d'avoir choisi des moyens illégaux pour s'exprimer. La violence des banlieues, c'est la même à mon avis, celle de la périphérie qui viendra dynamiter le centre des villes, les belles banques. Personnellement j'ai un trou dans ma vie. Je ne dirai pas lequel. Angot a tort de dire : j'ai vécu l'inceste. Il faut juste se planter là, bien au centre, et ne rien dire. Ce qu'il faut. Je vais le dire, moi, ce qu'il faut. Il n'y a plus le choix maintenant, on est trente ans trop tard. Ce qu'il faut, c'est ne plus rien dire, voilà ce qu'il faut. Et elle, elle est là : j'ai vécu l'inceste, j'ai vécu l'inceste, j'ai vécu l'inceste. C'était dans les années soixante-dix qu'il fallait le dire. Dans les années soixante-dix et en ouvrant les lettres. Moi aussi j'ai vécu un trou. Et je n'en parlerai pas. J'ai connu un fou, autrefois, il faisait de la peinture, j'allais le voir à l'asile, je lui prenais la main et le traînais devant la fenêtre. Je lui disais : regarde ces blés qui lèvent, ces sardiniers, toute cette beauté. Il reculait, épouvanté, il n'avait vu que des cendres. C'était

dans les années soixante-dix. Je n'ai aucune illusion sur la portée des déclarations que je pourrais faire ici, devant un public artificiel, corrompu, et entièrement manipulé. Vendus aux intérêts politiques et commerciaux comme je vous connais. Je ne vais pas me lancer aujourd'hui dans l'exposé du trou qui a fondé ma vie. La confession est partie intégrante de la mascarade, je ne participe pas au spectacle, je ne suis pas un spectacle, c'est impensable. Je refuse de participer au spectacle, et je me plante là. Je suis là, je me plante là, et si je veux, je ne parle pas. Je ne dis rien. Je fais comme vous. Mais je ne peux pas. Je ne suis pas d'accord, et je crois que je vais vous le dire. Je ne participe pas au spectacle que vous me donnez là. Je ne fais pas partie de la mascarade. Voilà ce que je pense de cette mise en scène.

Juin 2001